Document generated on 09/26/2024 5:24 p.m.

24 images

Retour vers les étoiles
Comment le cinéma a réinvesti l'espace

Apolline Caron-Ottavi

Number 193, December 2019

Le cinéma des années 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92533ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2019). Retour vers les étoiles : comment le cinéma a réinvesti l'espace. *24 images*, (193), 32–37.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

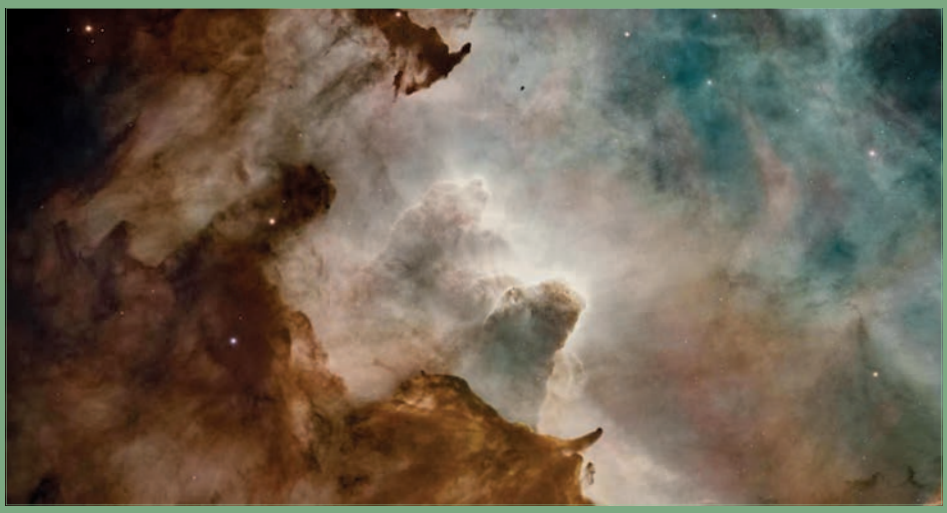
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Retour vers les étoiles

Comment le cinéma a réinvesti l'espace

PAR APOLLINE CARON-OTTAVI



↑ **The Tree of Life** de Terrence Malick (2011)

On constate un récent regain de faveur pour les fresques spatiales au cinéma.

Après un engouement qui a duré jusque dans les années 1980,[1] le thème de l'espace avait été quelque peu délaissé par les cinéastes. Mais les années 2010 ont vu le retour en force des aventures interstellaires à l'écran. Deux contes spatiaux ont amorcé le mouvement, *Wall-E* d'Andrew Stanton et *Avatar* de James Cameron, donnant déjà, à la veille de la décennie 2010, des indices quant aux raisons de ce nouvel intérêt pour l'espace, raisons qui ne peuvent être tout à fait les mêmes qu'hier.

Tout d'abord, il y a le boom de la technologie au XXIe siècle qui semble annoncer un futur fantasmé depuis longtemps, donnant du grain à moudre à la science-fiction. Cette dernière est elle-même transcendée par les avancées techniques du cinéma, avec ses représentations du cosmos saisissantes, obtenues grâce aux infinies possibilités du numérique. Par ailleurs, les progrès incessants de l'astronomie et de l'imagerie spatiale nous rapprochent toujours un peu plus des étoiles, nous faisant découvrir ce que nous n'aurions pas rêvé de voir voilà seulement quelques années. La NASA collabore d'ailleurs parfois avec Hollywood, et il arrive que de vraies images de l'espace se glissent dans la fiction.

Mais si l'astronomie a fait des pas de géant ces dernières années, la perspective de conquérir l'univers s'efface quant à elle de l'imaginaire collectif.[2] Un sentiment indissociable de l'enjeu crucial et de plus en plus pressant de la préservation de notre planète, qui amène à s'interroger sur notre place dans l'univers et sur la singularité de nos conditions de vie sur Terre. En effet, quoi de mieux que l'espace pour prendre du recul par rapport à notre existence ?

UN PETIT POINT BLEU PÂLE[3]

Wall-E débute sur la beauté des galaxies lointaines pour nous faire atterrir ensuite sur notre planète, souillée de détritus. Le film poursuit l'idée qui conclue *Silent Running* (1971) de Douglas Trumbull : un robot qui demeure le seul gardien d'une nature au bord de l'extinction du fait des hommes. La vision de vaisseaux spatiaux transformés en « arches de Noé » pour les humains est bien plus dystopique dans *Wall-E* que dans *Interstellar* de Christopher Nolan. Mais ce dernier, qui s'ouvre également sur une planète Terre devenue invivable, n'en tire pas moins une conclusion similaire : nous n'irons jamais ailleurs. La quête d'une autre planète y prend la forme d'une redoutable course contre la montre : dans l'espace, le temps est relatif tandis que sur Terre, chaque jour compte. La perspective de trouver un autre eldorado s'éloigne irrémédiablement aux yeux du héros impuissant. Dans le *Gravity* de Alfonso Cuarón, l'aventure tourne court encore plus vite : la Terre est ceinte de débris spatiaux qui barrent la route à toute ascension. La « gravité » du titre n'est plus seulement physique, elle est aussi métaphorique. Les rêves de conquête cosmique semblent ainsi s'amenuiser avec les années. Dans *Ad Astra* de James Gray, les environs immédiats de la Terre sont aménagés,

← **The Tree of Life** de Terrence Malick (2011) → **Arrival** de Denis Villeneuve (2016) → **Gravity** de Alfonso Cuarón (2013)

mais en ont perdu toute magie, les hommes y reproduisant leurs éternelles erreurs. Dans cette épopée spatiale désabusée, où le héros finit même par renoncer aux étoiles, tout pointe vers le constat écrasant que nous sommes seuls face à nous-mêmes. Ce voyage existentiel d'un humain à la dérive dans un univers d'incertitudes n'est pas sans évoquer la célèbre phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». Un silence d'autant plus frappant lorsqu'il est brisé par un bruit incongru, une solitude parfois d'autant plus terrible qu'elle est partagée : on garde ainsi un sentiment d'oppression tenace des premiers plans du *High Life* de Claire Denis, où les pleurs d'un bébé, seul dans un vaisseau, déchirent le silence interstellaire et les tympans de son père, prisonnier de sa combinaison pendant une réparation extérieure…

Évidemment, on peut aussi faire l'hypothèse que nous ne sommes pas seuls dans l'univers. Là encore, les temps ont changé et le cinéma de science-fiction récent a su présenter des visions innovantes des extraterrestres. James Cameron imagine dans *Avatar* des êtres pleins de sagesse, vivant en harmonie avec leur environnement. Peuple indigène menacé par des humains avides d'exploiter les minerais de leur planète en vue de résoudre leur propre crise énergétique, les Na'vis sont l'allégorie d'injustices bien terrestres. Dans *Arrival* de Denis Villeneuve, les *aliens* sont également montrés sous un jour positif : une intelligence supérieure, dont le langage complexe et l'écriture artistique constituent la clef d'un savoir quasi céleste. Il s'en faudra de peu pour que les humains, aux penchants belliqueux, manquent cette main tendue vers la rédemption et la possibilité d'un avenir meilleur. *Annihilation*, d'Alex Garland, fait enfin une proposition tout à fait originale : par-delà le bien et le mal, l'entité venue d'ailleurs n'interagit pas. Elle agit plutôt, sur le plan cellulaire, fusionnant et absorbant ce qu'elle trouve. Les humains voient un comportement agressif là où il n'y a que pure altérité, celle d'un organisme cherchant à se développer. Devant ce phénomène aussi fabuleux que monstrueux, Garland nous réapprend à s'émerveiller de la biologie, tout en nous faisant prendre conscience qu'il faut chérir les formes de vie que nous connaissons et auxquelles nous sommes adaptés, avec leurs paradigmes familiers et leur présence rassurante. Au fond, extraterrestres et grandes solitudes renvoient la même idée : le miracle d'être là est fragile et nous en sommes seuls garants.

POUSSIÈRES D'ÉTOILES

L'espace n'est pas l'apanage des seuls films de science-fiction. De ce miracle de la vie, quelque part au milieu des froides galaxies, il est également question dans *The Tree of Life* de Terrence Malick. Le cosmos est indissociable de la pensée malickienne, comme en témoigne d'ailleurs le fait que le cinéaste lui ait consacré ensuite un documentaire, *Voyage of Time*. Dans *The Tree of Life*, Malick transforme une saga familiale en réflexion sur l'existence elle-même, en confrontant le récit intime de la vie de ses personnages à l'échelle macro de l'univers. Les premières impressions sensorielles de l'enfance, magnifiquement rendues par le cinéaste, résonnent ainsi avec les somptueux fantômes interstellaires qui nous entourent. Nous sommes face à eux dans un

espace-temps absolu : les souvenirs comme les étoiles sont choses du passé, et pourtant aucune présence n'est aussi vive que la leur. L'usage du numérique a d'ailleurs été réduit au minimum pour la représentation du cosmos, conférant un effet de réel saisissant à des visions pourtant extraordinaires : inspirés par les véritables images captées par le télescope spatial Hubble, les effets spéciaux, auxquels a contribué Douglas Trumbull (qui avait signé ceux de *2001*), sont organiques, créés « à l'ancienne » à l'aide de peinture, de liquides, de lumières, de fumée et de produits chimiques. Tandis que la forme rend indistincts le réel et le virtuel, sur le fond, Malick renvoie dos à dos mysticisme religieux et pragmatisme scientifique, comme deux chemins menant au même point d'interrogation, celui du mystère qu'ont toujours soulevé les hommes en regardant les étoiles. Et, en effet, la locution du livre de la Genèse, « souviens toi, homme, que tu es né poussière et que tu redeviendras poussière », entre en résonance avec le « nous sommes faits de poussières d'étoiles » de l'astronome Carl Sagan. Nous sommes faits de la même matière que ces astres qui émettent leur lumière depuis le passé pour mieux nous rappeler qu'elles brilleront encore après notre disparition.

Mais l'œuvre qui a peut-être saisi le plus concrètement cette idée dans les dernières années n'est pas un film de fiction. Il s'agit d'un documentaire, loin des États-Unis, loin des effets spéciaux : *Nostalgie de la lumière* de Patricio Guzmán. En mettant en parallèle, dans le désert de l'Atacama, les observations des astronomes, le travail des archéologues et les recherches des femmes en quête d'ossements de leurs proches, victimes de la dictature de Pinochet, le cinéaste dresse une réflexion saisissante sur l'histoire, la nature humaine, les différentes échelles du temps et sur la façon dont l'astronomie peut éclairer nos vies. Il nous raconte l'histoire de ces prisonniers politiques qui observaient les étoiles pour échapper à leurs bourreaux, en recouvrant leur inaliénable liberté de penser. Il nous présente cette jeune mère, orpheline de parents exécutés sous la dictature, devenue astronome pour voir l'existence comme un cycle et donner « une autre dimension à la douleur ». Il offre enfin à ces femmes qui scrutent le sol du désert, centimètre par centimètre, craignant de manquer de temps au crépuscule de leur vie, l'occasion de se plonger, pour une fois, dans une infinité apaisante et une visibilité absolue à travers les télescopes de leurs voisins scientifiques. Dans ce film traversé sans cesse par les poussières cosmiques, les étoiles sont bien plus que des guides : en offrant aux hommes une hauteur de vue, elles leur permettent de survivre.

1. Cf. « Les mains sur le clavier, la tête dans les étoiles », Apolline Caron-Ottavi, *24 images* n° 183, Années 1980 : *laboratoire d'un cinéma populaire*, 2017.

2. Si l'on excepte le fantasme vain de quelques milliardaires d'aller sur Mars, dont on sait qu'elle n'est pas un refuge possible tant la planète est inhospitalière.

3. « Pale blue dot » est le titre d'une photographie de la Terre prise de très loin par la sonde Voyager 1 en 1990, à la demande de l'astronome Carl Sagan, qui en tirera une réflexion célèbre dans son livre éponyme.

→ → **Nostalgie de la lumière** de Praticio Guzmán (2010)